

KALÉIDOSCOPE

societe.union@sonapresse.com

...> DITES-NOUS...

Michel Ndaot: "L'art oratoire est un outil d'éducation"

COMÉDIEN, metteur en scène et dramaturge, le fondateur de l'atelier dramatique Eyeno nous parle de la scène mais aussi de sa nouvelle passion: l'écriture.

Propos recueillis par Issa IBRAHIM
Libreville/Gabon

Que représente le théâtre pour vous ?

Le théâtre est le reflet de la société. Sur un plan social, il nous édifie, nous interpelle, éveille les consciences, suscite la réflexion sur des thématiques et des problématiques du monde. Le théâtre est un brassage de plusieurs disciplines artistiques. Art majeur qui repose sur des valeurs, dont l'une des fonctions essentielles est le processus de communication.

Pensez-vous que le théâtre est un art qui a encore un réel impact sur la société ?

Plus que jamais, le théâtre doit être reconnu d'utilité publique. Le contexte actuel marqué par la pandémie de Covid-19, nous

démontre que l'art oratoire est un outil d'éducation, de communication et de prévention populaire. Que ce soit d'expression française ou en langue vernaculaire (vu le taux d'analphabétisation en Afrique), on parle de théâtre d'intervention.

Existe-t-il un théâtre gabonais aujourd'hui ?

Pour exister, il faut créer, et donner des représentations. Or, le paysage théâtral gabonais est inexistant. Cela est dû au manque d'infrastructures et de subventions. Sinon, la question liée à l'existence d'un théâtre ou d'une littérature gabonaise est une offense à la mémoire des précurseurs (Vincent de Paul Nyonda, Richard Moubouyi, Daniel Odimbossoukou, etc.)

J'estime que les pouvoirs publics et

nous autres acteurs culturels d'aujourd'hui n'avons pas maintenu la continuité pour permettre au théâtre gabonais de s'affirmer. Lors des grands rendez-vous culturels du continent, le Gabon brille par son absence. Comment alors avoir une appréciation artistique quand on n'arrive pas à inscrire une marque de fabrique identifiable ?

Vous êtes passé des planches à l'écriture, notamment avec l'ouvrage "1964" où vous plongez le lecteur dans l'allégorie d'une Afrique des années 1960, pourquoi ?

Jose répondre par cette citation de Sony Labou Tansi: "Écrire est un acte d'amour". Cela part également d'un constat amer, les auteurs gabonais écrivent, ou du moins, se penchent très peu dans le genre théâtre. Ne dit-on

pas que le texte est un prétexte au jeu. L'écriture dramatique et poétique s'est donc imposée à moi comme un choix esthétique afin de proposer des voies nouvelles à la création gabonaise.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je profite de cette période de crise sanitaire pour peaufiner un recueil de nouvelles sur lequel je travaille depuis quelques années, parallèlement avec mon activité de consultant à l'Institut Français du Gabon. Je propose et organise en partenariat avec l'Institut des activités culturelles, dans le cadre de son programme annuel (saison

21/22): atelier de théâtre, séance d'improvisation, lecture publique, festival de théâtre.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui s'intéressent aux métiers de la scène ?

D'abord, sans langue de bois, c'est de répondre que sous nos cieux, les métiers de la scène ne procurent pas le steak. Ensuite, beaucoup de jeunes veulent tous être sur scène, alors qu'il y a une multitude de métiers autour de la scène. Mais avant tout, le travail rigoureux et la remise en question sont le leitmotiv de mes échanges avec les étudiants en fin de cycle en Art dramatique.

...> COUP DE GUEULE

Eric-Joël Bekalé: Libreville, un désert culturel!

Recueillis par I. I
Libreville/Gabon

Poète, romancier, essayiste, l'éminent membre de l'Union des écrivains gabonais (UDEG) dénonce une absence manifeste de "politique culturelle publique" dans la capitale. Et au-delà.

"EN plein premier quart du 21ème siècle, à l'heure des nouvelles technologies de la communication, des smartphones et des réseaux sociaux, au Gabon, on cherche encore les infrastructures culturelles: bibliothèques publiques, théâtres, musées, salles d'expositions, cinémas, salles de concerts, etc., nous pouvons faire mille fois tour de Libreville sans rencontrer ces espaces culturels. Le musée national, ayant hérité des locaux de l'ancienne ambassade des États-Unis fait figure d'exception dans ce désert culturel. Mais fonctionne-t-il véritablement comme un musée ? Il nous apparaît comme une oasis à l'eau peu rafraîchissante. Si notre capitale est ainsi lotie qu'en est-il de l'arrière-pays ?

Véritable paradoxe quand on sait que le Gabon est culturellement très riche et qu'il regorge des talents et des œuvres d'art célébrés à l'étranger.

D'ailleurs, il m'arrive de penser qu'on pourrait fermer le ministère de la Culture que personne ne s'en rendrait compte... Il est totalement inexistant sur le terrain. Et depuis des décennies, les acteurs culturels gabonais s'interrogent sur la "politique culturelle publique" du gouvernement.

Et dire que sous d'autres voûtes, on compte les producteurs des œuvres de l'esprit au nombre des personnes les plus socialement aisées. Ici, aucun artiste n'est installé dans son art. Les rares personnes qui s'y essaient ne s'en sortent pas du tout. C'est pourquoi il apparaît urgent de rendre efficient le Bureau gabonais du droit d'auteur (Bugada) et des droits voisins. Il n'est pas normal que les auteurs, compositeurs et interprètes soient réduits à la clochardisation, alors que leurs œuvres sont écoutées, lues, exposées, regardées et exploitées un peu partout. Il est temps qu'on sache que derrière toute production artistique, il y a la transpiration d'un auteur. Toute expression artistique et culturelle est un métier. Ceux qui s'y activent méritent d'en vivre. Et pour ce faire, le ministère de la Culture et le gouvernement se devraient de s'arrimer à la norme internationale et à ce qui se fait de mieux ailleurs".

...> HISTOIRE D'UNE...

Chanson: et Ngozo Kiyombo devint tube

Issa IBRAHIM
Libreville/Gabon

Un jour de 1969. Un jeune homme, 17 ans à peine, accède aux locaux de la Radio télévision gabonaise (RTG). Il se présente à deux cadres de la maison, feu Robert Sonnet et Willy Kombeny, à qui il soumet ses chansonnettes et dit son envie de faire enregistrer ces sons. "Histoire de voir ce que ça donne". Il leur impose même un format: un enregistrement à deux voix. Une révolution pour l'époque.

Et lorsque commence, à une date convenue, la séance d'enregistrement les deux ingénieurs de son télé sont intrigués par l'une des sept chansons confiées à leurs oreilles expertes. "Mais qu'est-ce que cette chanson de dingue?", s'émerveillent-ils à chaque fois que le jeune chanteur interprète son titre "Ngozo Kiyambo".

Dès l'enregistrement terminé, ils font venir un technicien de Radio Gabon, feu Benoît Arenou dit Benito, pour lui faire écouter leur trouvaille. Séduit, ce dernier fait

venir un autre collègue, un certain Ndong, qui à son tour tombe sous le charme dès les premières notes. "Faites-moi une copie", leur demande Benito. Le lendemain, la chanson est diffusée sur Radio Gabon, dès 6 heures, après l'hymne national qui ouvre les antennes la station nationale. L'animateur de service passe et repasse la chanson. Une, deux, trois fois... Pareil pour les jours suivants. De telle sorte qu'en fin de semaine "Ngozo Kiyambo" est devenu un tube national que tout le monde fredonnait.

Martin Rompavet est né! La musique gabonaise moderne tient son prince. Le titre en vogue a vite fait de traverser les frontières nationales. S'imposant même comme le générique de l'émission sportive de Radio Brazzaville, la grande station de l'Afrique équatoriale française (AEF) très suivie au Gabon et partout dans la région. Consécration pour celui qui apprit à jouer de la musique dans le mythique orchestre Les Sphinx, auprès de ses oncles, les Damas.

Mais que contient donc ce

"Ngozo" si envoûtant? "Ngozo, c'est en fait un perroquet, un perroquet vert, je vais dire une perruche qui habite dans les sous-bois. Un oiseau au caractère si mystérieux qu'on le voit difficilement, contrairement au perroquet gris, le plus connu", explique Rompavet.

Il l'avoue: c'est bien plus tard qu'il a pris la pleine mesure de la profondeur de cette chanson originellement écrite en français, "parce qu'à cette époque-là, je ne maîtrisais même pas encore ma langue maternelle". Il s'agit du "questionnement d'un profane devant les vicissitudes de l'existence" à travers le refrain "Pourquoi suis-je né?" envoyé à sa grand-mère restée au village. Un thème quasi philosophique, universel et atemporel inspiré des tréfonds de son Fernan-Vaz natal, en Ogooué-Maritime. Et grâce à ce cher perroquet vert qui donna même son nom à Air Gabon, la compagnie nationale. Une chanson qui, 60 ans après, fait encore fredonner, inspire des jeunes musiciens.

Quoi de mieux pour la postérité?